

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre XV

J'écris ces ***Mémoires*** d'Europe, ce qui veut dire que j'obtins le poste plénipotentiaire que Vazquez avait si malencontreusement ambitionné. Mais ce ne fut pas sans difficultés. A peine avait-on commencé à parler de ma candidature qu'une petite feuille de choux éphémère, de celles que les jeunes gens publient aux moments d'agitation, ***El Chispero***, commença une campagne féroce contre moi, comme si j'étais le représentant de toute une époque de corruption. Je n'en fis pas cas. Je n'en fis pas cas. Jusqu'à ce qu'elle parlât de la mort de Camino avec une malveillance qui insinuait les pires suppositions. Et même, je n'aurais accordé aucune importance à ces calomnies, ayant ma nomination en poche et ma paix perpétuelle assurée, si je n'avais vu au pied d'un de ces articles la signature déconcertante de « *Maurice Rivas* ».

- *Maurice Rivas ! Qu'est-ce que cela veut dire ?*

J'appelai de la Espada.

- *Qui est-ce ce Rivas, ce Maurice Rivas qui écrit dans le **Chispero** ? – demandai-je.*
- *Ce doit être un jeune qui débute. Je n'ai jamais entendu parler de lui.*
- *Il faut s'en assurer – dis-je avec une indifférence affectée. – Puis –: Il faut s'en assurer aujourd'hui même. Cela m'intéresse.*
- *Je le ferai.*

L'article m'intéressait pour deux raisons : d'abord parce que c'était une violente diatribe contre moi faite pour me dénigrer comme ministre diplomatique auprès d'une cour européenne, et ensuite parce qu'il était signé d'un nom ... du nom du fils de Thérèse.

Le mauvais plaisant qui, au courant de ma jeunesse, me jouait cette lourde plaisanterie, allait passer un mauvais quart d'heure. Mauricio Gomez Herrera n'est pas de ceux qui se laissent impunément marcher sur les pieds. Et, surtout, je n'aimais pas ce symbole, tiré par les cheveux, de la jeunesse consciente et savante qui passe par-dessus les idées des pères, pour aller à la conquête d'un avenir romantiquement rêvé.

Je cherchai parmi mes amis et mes

ennemis qui pouvait être l'auteur de cet article et je l'attribuai à Vazquez. Mais Vazquez était à Los Sunchos avec sa Maria, et cultivait une petite *estancia* qu'il avait transformée en ferme. Il m'écrivait de temps en temps des lettres pleines d'amitié, sûrement en cachette de sa femme.

- *Ce n'est pas Vazquez. Mais quelle canaille!*
– m'écriai-je en relisant l'article pour me rendre exactement compte de ses détails.

Non. Ce ne pouvait pas être un contemporain, car il synthétisait trop. Un de mes camarades serait entré dans de plus grands détails, n'aurait pas eu des choses une vue d'ensemble, aurait commis moins d'erreurs. Voyez, j'ai gardé la coupure :

AMUSANTES AVENTURES

DU PETIT-FILS DE JUAN MOREIRA

« Aussi ignorant et aussi dominateur que son grand-père, il naquit dans un coin de province et y grandit sans rien apprendre d'autre que l'amour de sa personne et l'adoration de ses propres vices.

Il ne comprit jamais rien à la loi et n'en accepta que ce qui convenait à ses passions et à ses intérêts.

Il est la synthèse de la respectable

génération qui nous gouverne, et la moitié de la société si elle se voyait dans son miroir, se dirait « Je suis celui-là. »

Il hérita de son grand-père un atavisme à rebours et de même que celui-ci combattait toujours contre les partisans, souvent sans raison, celui-là combat, toujours sans raison, les partisans, contre n'importe quoi et n'importe qui. Il supprime sans bruit, même les gouverneurs, comme l'autre le poignard en main ... Que Camino le dise ... C'est pourquoi il est appelé à tous les triomphes et ne mourra pas cloué sur un mur de torchis par les gens de bien, mais clouant partout les gens de bien, moralement quand ce n'est pas pire ... »

Mais ce prologue suffit, passons à ses aventures.

« Il hérita de son père le commandement et, portant l'habit du civilisé, il fut, dès son enfance, la quintessence du gaucho et du compadrito, dépouillé avec le chiripa et le poncho de tout ce qui pouvait paraître des vertus, ne conservant qu'un certain courage personnel et un mépris qui n'est que la jactance de l'être qui se croit supérieur et dont l'orgueil croit avec la grandeur de ceux qu'il humilie ou essaie d'humilier.

Ainsi, par exemple ... »

Et suivait toute une longue série d'anecdotes, presque toutes fausses, entre autres « *l'empoisonnement* » de Camino, mais derrière ces lignes transparaissait clairement ma personne. Il terminait en, disant :

« Celui qui écrit cet article ne veut pas de mal au petit-fils de Juan Moreira, ni à don Mauricio Gomez Herrera, ni à ... tant d'autres, pourquoi citer des noms ? Mais il croit qu'a sonné l'heure d'en finir avec le gauchisme et le compadraje, de ne plus rendre de culte à ces fantômes du passé, de respecter la culture dans ses formes les plus élevées, et de préférer le mérite modeste à l'arrivisme à tout prix. On croira peut-être qu'il exagère mais, par l'étude attentive de cette personnalité et d'autres analogues, on verra qu'il a raison de réclamer, au nom de la jeunesse, contre ces crimes de lèse-patrie.

Et le petit-fils de Juan Moreira nous représenterait en Europe ! Pourquoi alors Facundo ne nous gouvernerait-il pas, lui qui était pareil à lui ? »

Et il signait « *Maurice Rivas* ».

Que l'article fût dirigé contre moi, cela devenait évident avec cette ligne

« l'auteur ne veut aucun mal au petit-fils de Juan Moreira, ni à don Mauricio Gomez Herrera ... ».

L'affaire me préoccupa très fort toute la journée, mais je ne voulus pas interroger de la Espada, quoique je le vis sortir et rentrer plusieurs fois, la figure longue, le regard fuyant.

Le soir, alors qu'il allait se retirer, il hésita un instant. Puis, s'approchant de moi, il m'appela à part, car j'étais, comme toujours, entourés d'amis.

- *C'est une malchance – balbutia-t-il.*
- *Quoi ?*
- *L'auteur de l'article ...*
- *Ah !*
- *Oui, c'est un jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui me semble être ...*
- *Le fils de Thérèse ?*
- *Ton fils, oui.*
- *Cela devait arriver ! ... – m'écriai-je en faisant un effort pour en rire – Mais cela ne peut pas durer ainsi. Où habite-t-il ?*
- *Je ne sais pas. Mais tu devrais lui parler ...*
- *Où le voit-on ?*
- *Tous les soirs, dans une taverne de la rue Carabelas.*
- *Du côté du Marché de Plata ?*

- *C'est cela.*

De toutes les difficultés de ma vie, c'était la plus insignifiante, car personne ne faisait aucun cas du **Chispero**, mais aucune ne me gêna et ne m'irrita davantage, me faisant arriver à croire que de ces indiscretions et de cette diatribe dépendait tout mon avenir ...

Je pris mon chapeau et sortis, laissant, comme d'habitude, les visiteurs qui restaient, s'en aller à leur guise, et je me mis à me promener par les rues solitaires en pensant à ce que je devais faire.

Je me trouvai subitement dans la rue Carabelas. J'entrai dans la taverne indiquée. Je demandai, après avoir commandé un café qui était infâme, si don Mauricio était là ...

- *Quel don Mauricio ? ...*

- *Rivas. Un jeune homme qui vient manger ici.*

- *Un qui écrit « sur » les journaux ?*

- *Oui.*

- *Il n'est pas encore venu.*

J'attendis, dominant mes nerfs.

Enfin, je vis s'approcher un jeune homme qui devait me ressembler quand je fis mes premières armes à Los Sunchos. J'appelai le garçon.

- *C'est celui-là ?*

- *Non. C'est un ami. Ils se ressemblent tous.*

Au bout d'une demi-heure, il me signala un jeune homme aux yeux noirs, aux cheveux noirs, comme Thérèse, timide dans sa démarche et dans son expression, comme Thérèse, avec quelque chose dans le regard, une espèce de résolution héroïque et tendre à la fois.

- *C'est vous, don Mauricio Rivas ?*

- *Serviteur, A qui ai-je l'honneur ?*

- *Vous parlez à quelqu'un de qui vous venez de dire que vous ne lui vouliez aucun mal ...*

- *Je ne comprends pas – murmura-t-il, surpris.*

- *Avez-vous deux minutes à accorder à un inconnu ? Dans ce cas, faites-moi l'honneur de vous asseoir ...*

Il s'assit avec une timidité qui contrastait avec la violence de son article.

« *Impulsif* », pensai-je. « *Si je suis le petit-fils, toi tu es l'arrière-petit-fils de Juan Moreira ! ...* »

Il était déconcerté, attendant un événement qu'il ne pouvait deviner, ni même supposer.

- *Prenez un peu de vermouth.*

- *Si vous voulez. Mes compagnons*

m'attendent pour dîner – ajouta-t-il –. Je désirerais savoir ce qui me vaut l'honneur ...

- *J'ai lu votre article dans **El Chispero**. Il est remarquable, écrit avec vigueur, mais il me semble exagéré. Vous ferez votre chemin dans le journalisme et j'ai des raisons pour vous donner un conseil ...*
- *Ah ! – murmura-t-il en buvant une gorgée de vermouth.*
- *Il est nécessaire que vous connaissiez plus à fond les personnes que vous attaquez et que vous ne vous fassiez pas un mal irréparable par une imprévoyance juvénile.*
- *Monsieur – me dit-il en se levant comme pour s'en aller –, je ne demande pas, pour le moment, des cours de littérature ni de journalisme.*
- *Très bien répondu ! – m'écriai-je en lui prenant amicalement le bras –. Et si je n'étais pas qui je suis, je n'insisterais pas pour vous conseiller.*
- *Et qui êtes-vous ? – demanda-t-il avec colère.*
- *Je suis Mauricio Gomez Herrera.*

Il resta interdit. Je continuai, doucement, avec la sérénité que me donne l'expérience sûre de triompher de

toute cette candeur :

- *Et si vous aviez parlé de cet article avec votre mère, avec doña Teresa, vous ne l'auriez pas écrit ... Nous sommes amis ... amis intimes, avec votre mère ... depuis l'enfance ... et ...*
- *Cela n'empêche pas ...*
- *Demandez-le-lui ...*
- *La raison s'impose aux effets et les époques ont leurs exigences.*
- *Le devoir ne change pas.*
- *Que voulez-vous, dire ? – cria-t-il.*
- *Silence.*

Je me levai et dis d'un ton paisible, pendant que je payais le garçon :

- *Parles-en avec Thérèse, Maurice.*

La foudre ne l'aurait pas immobilisé d'avantage.

Le lendemain, je regardai ***El Chispero***. Il ne contenait pas l'article annoncé. Par contre, je reçus ce billet, signé T. R. :

« Vous aviez raison, mais vous n'avez pas eu de cœur. Sa vie est à lui. Le pauvre garçon est tout autre depuis qu'il sait. Mais vivre en tuant, ce doit être un grand malheur. »

J'entrevis quelque chose d'horrible, et je sortis de mon bureau en abandonnant par terre ce billet. Quand je fus tranquilisé, je revins, je le brûlai sans

pitié, avec rage.

Allons, quelle bêtise ! Supposer que pour de vaines considérations sentimentales, on doive renoncer à ses grands projets ou se laisser conduire par n'importe qui !

FIN

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>